

SALMAN RUSHDIE

QUICHOTTE

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR GÉRARD MEUDAL



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LES ENFANTS DE MINUIT, Stock, 1983 ; Bibliothèque cosmopolite, 1991 ; Plon, 1997 ; 10/18 n° 3097 ; Le Livre de poche n° 3122 ; Folio n° 5029.

LA HONTE, Stock, 1984 ; Plon, 1997 ; Folio n° 5324.

LE SOURIRE DU JAGUAR : UN VOYAGE AU NICARAGUA, Stock, 1987 ; Plon, 1997.

LES VERSETS SATANIQUES, Bourgois, 1989 ; Plon, 1999 ; Pocket n° 10840 ; Folio n° 5343.

HAROUN ET LA MER DES HISTOIRES, Bourgois, 1991 ; 10/18 n° 2402 ; Plon, 2004 ; Folio n° 5094.

PATRIES IMAGINAIRES, Bourgois, 1993 ; 10/18 n° 2567.

LE DERNIER SOUPIR DU MAURE, Plon, 1996 ; Pocket n° 10164 ; 10/18 n° 3003 ; Folio n° 4949.

EST, OUEST, Plon, 1997 ; Folio n° 5263.

LA TERRE SOUS SES PIEDS, Plon, 1999 ; Pocket n° 10891 ; 10/18 n° 3464 ; Folio n° 5196.

FURIE, Plon, 2001 ; Pocket n° 11641 ; Folio n° 5162.

LE MAGICIEN D'OZ, Nouveau Monde éditions, 2002.

FRANCHISSEZ LA LIGNE... ESSAIS, 1992-2002, Plon, 2003 ; 10/18 n° 3856.

SHALIMAR LE CLOWN, Plon, 2005 ; Pocket n° 13003.

L'ENCHANTERESSE DE FLORENCE, Plon, 2008 ; Folio n° 5030.

LUKA ET LE FEU DE LA VIE, Plon, 2010 ; Folio n° 5342.

JOSEPH ANTON : UNE AUTOBIOGRAPHIE, Plon, 2012 ; Folio n° 5654.

DEUX ANS, HUIT MOIS ET VINGT-HUIT NUITS, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1568.

LA MAISON GOLDEN, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1708.

Illustration de couverture : © Andrew Valko

“Lettres anglo-américaines”

Titre original :

Quichotte

Éditeur original :

Hamish Hamilton, Londres / Penguin Random House India, Gurgaon

© Salman Rushdie, 2019

Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2020

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-13944-5

SALMAN RUSHDIE

Quichotte

roman traduit de l'anglais
par Gérard Meudal

ACTES SUD

Pour Eliza.

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

*Où Quichotte, un Vieil Homme, tombe amoureux, se lance
dans une Quête et devient Père*

15

CHAPITRE 2

*Un écrivain, Sam DuChamp, se penche sur son passé et aborde
un nouveau territoire*

35

CHAPITRE 3

*La Bien-Aimée de Quichotte, star d'une dynastie de stars,
change de galaxie*

51

CHAPITRE 4

*Où Sister, la sœur de Brother, se souvenant de leur querelle,
se retrouve impliquée dans une nouvelle altercation*

69

CHAPITRE 5

*Où l'on voit que le cousin de Quichotte, le "bon" Dr Smile,
est un homme qui cache de nombreux secrets*

85

CHAPITRE 6

Où Sancho, le fils imaginaire de Quichotte, s'efforce de comprendre sa propre nature

101

CHAPITRE 7

Où Quichotte et Sancho atteignent la première vallée de la Quête et où Sancho fait la connaissance d'un insecte italien

115

CHAPITRE 8

Dans lequel on se détourne de l'éclat de la Bien-Aimée pour examiner son Côté sombre

131

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 9

Où il est question d'une mésaventure désagréable survenue au Lake Capote et des perturbations qui s'ensuivirent dans la réalité

149

CHAPITRE 10

Dans lequel ils franchissent la deuxième vallée, dans lequel Sancho, lui aussi, rencontre l'amour avant que tous deux, dans la troisième vallée, ne dépassent la Connaissance elle-même

165

CHAPITRE 11

Où le Dr Smile rencontre M. Thayer et où un grand-père émerge du passé pour venir hanter le présent

185

CHAPITRE I 2

*Dans lequel on assiste à une série d'événements absurdes au cours
d'un bref séjour dans le New Jersey*

207

CHAPITRE I 3

*Quichotte dans la Grande Ville où de nombreuses révélations
sont prodiguées et où Sancho connaît une grave mésaventure*

221

CHAPITRE I 4

*Où l'Auteur connu sous le nom de Sam DuChamp rencontre
un étranger qui n'était pas invité*

243

CHAPITRE I 5

Où il est question de Sister et de l'acte impardonnable

265

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I 6

*Où le Trampoline raconte à Sancho et à Quichotte une vieille histoire
de trahison, et où le chemin s'ouvre*

279

CHAPITRE I 7

Où Sister finit d'évoquer l'histoire familiale et achève sa propre partie

309

CHAPITRE I 8

*Où Quichotte atteint son but et où, de ce fait, honte et scandale
s'abattent sur la Bien-Aimée*

341

CHAPITRE 19

Où il est répondu à la question de Sancho

371

CHAPITRE 20

À propos du cœur de l'Auteur

389

CHAPITRE 21

Où le monde explose et où le Voyageur sort du Temps

405

Remerciements

429

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

*Où Quichotte, un Vieil Homme, tombe amoureux,
se lance dans une Quête et devient Père*

JADIS VÉCUT, à de nombreuses adresses temporaires sur le territoire des États-Unis, un voyageur d'origine indienne prenant de l'âge tandis que reculaient ses facultés mentales et qui, du fait de son amour pour les programmes télévisés ineptes, n'avait, durant sa vie, passé que trop de temps à s'en gaver à l'excès à la lumière jaunâtre de chambres de motels sordides, ce qui avait engendré chez lui une forme particulière de troubles cérébraux. Il dévorait les émissions du matin, celles de la journée, les talk-shows nocturnes, les soaps, les sitcoms, les films diffusés sur Lifetime Movies, les séries médicales, policières, les séries à base de vampires et de zombies, les aventures de ménagères d'Atlanta, du New Jersey, de Beverly Hills et de New York, les idylles et les brouilles de princesses de pacotille et de shahs autoproclamés, les ébats d'individus ayant acquis la renommée par la seule exhibition des charmes de leur nudité, le quart d'heure de célébrité accordé à de jeunes personnes largement suivies sur les réseaux sociaux en raison d'opérations de chirurgie esthétique leur ayant permis d'acquérir un troisième sein ou de se faire retirer une côte de façon à pouvoir imiter les formes impossibles de la poupée Barbie de chez Mattel ou même, plus simplement, en raison de leur aptitude à capturer une carpe géante dans un endroit pittoresque vêtues d'un simple string quasi inexistant, et aussi les concours de chanson, de cuisine, les concours offrant des postes dans les affaires, les compétitions entre apprentis businessmen, entre de titaniques véhicules télécommandés, les concours de mode, les compétitions visant à gagner l'affection de célibataires, hommes et femmes, les matches de baseball, les matches

de basket, les matches de football, les combats de lutte, de kick-boxing, les émissions consacrées aux sports de l'extrême et, bien sûr, les concours de beauté. (Il ne regardait pas le "hockey". Pour les gens de son appartenance ethnique ayant passé leur jeunesse sous les tropiques, le hockey, rebaptisé aux États-Unis "hockey sur gazon" était un jeu qui se jouait sur l'herbe. Jouer au hockey sur gazon sur de la glace était selon lui exactement aussi absurde que de faire du patin à glace sur du gazon.)

La conséquence de cette préoccupation presque totale pour la matière que lui offraient autrefois le tube cathodique et, à l'époque nouvelle des écrans plats, les dispositifs aux diodes lumineux, au plasma biologique et aux cristaux liquides fut qu'il succomba à un trouble psychologique de plus en plus envahissant dans lequel la frontière entre vérité et mensonge se brouillait jusqu'à devenir indiscernable, de sorte que, par moments, se sentant incapable de distinguer l'une de l'autre la réalité de la "réalité", il commença à se considérer comme citoyen naturel (et habitant potentiel) de ce monde imaginaire de l'autre côté de l'écran auquel il vouait un tel culte et qui, selon lui, lui prodiguait ainsi qu'à tout un chacun les principes moraux, sociaux et pratiques en fonction desquels tout homme et toute femme devraient mener leur vie. Le temps passant et comme il semblait de plus en plus profondément dans les sables mouvants de ce que l'on pourrait qualifier de réalité irréelle, il se mit à se sentir impliqué sur un plan émotionnel dans la vie d'un grand nombre d'habitants de cet autre monde, plus brillant, dans un sentiment d'appartenance qu'il se sentait en droit de revendiquer, telle une Dorothée contemporaine qui envisagerait de s'installer définitivement au pays d'Oz, et, sans bien savoir à partir de quand, il commença à éprouver une passion malsaine, car totalement à sens unique, pour certaine vedette de la télévision, la belle, la spirituelle et adorée Miss Salma R., toquade qu'il qualifia d'amour, de manière tout à fait impropre. Au nom de ce prétendu amour, il décida toutes affaires cessantes de poursuivre sa "bien-aimée" de ses assiduités de l'autre côté de l'écran de la télévision pour atteindre cet insigne et glorieux royaume de la réalité haute définition qu'elle-même et ses semblables habitaient, et, tant par ses exploits que sous l'effet de la grâce, de gagner son cœur.

Il s'exprimait avec lenteur et se déplaçait de même, traînant légèrement la jambe droite en marchant, conséquence durable d'un dramatique Événement Intérieur, survenu quelques années auparavant et qui lui avait également endommagé la mémoire, si bien que si des faits survenus dans le passé lointain conservaient toute leur fraîcheur, les souvenirs de la période intermédiaire de sa vie s'étaient mués en un fatras aléatoire où de vastes béances et autres lacunes avaient été comblées, comme par un entrepreneur peu soigneux sous l'effet de l'urgence, à coups de souvenirs fallacieux suscités par des choses qu'il pouvait avoir vues à la télévision. Pour le reste, il semblait en assez bonne forme pour un homme de son âge. Il était grand, on pourrait même dire tout en longueur à l'instar des personnages émaciés qu'on voit dans les tableaux du Greco ou des sculptures effilées d'Alberto Giacometti et, même si de tels hommes sont (pour la plupart) d'un caractère mélancolique, il était doté d'un sourire jovial et des manières charmantes d'un gentleman de la vieille école, deux atouts appréciables pour un voyageur de commerce, profession que, pendant ces années dorées, il n'exerça que trop longtemps. De plus, son nom même avait quelque chose de jovial : il s'appelait Smile. *M. Ismail Smile, directeur des ventes de la Smile Pharmaceuticals Inc., Atlanta, GA*, comme on pouvait lire sur sa carte de visite. En tant que directeur des ventes, il avait toujours tiré fierté du fait que son nom fût le même que celui de l'entreprise qu'il représentait. Le patronyme. Cela lui conférait une certaine dignité, du moins le croyait-il. Mais ce ne fut pas le nom sous lequel il décida de se faire connaître au cours de son ultime aventure d'un ridicule achevé.

(Le nom de famille "Smile" plutôt inhabituel était la version américanisée d'"Ismail" si bien que le vieux voyageur de commerce s'appelait en réalité M. Ismail Ismail ou, alors, M. Smile Smile. C'était, en Amérique, un homme à la peau foncée qui rêvait d'une femme de la même couleur mais sans envisager son histoire sous l'angle racial. Il s'était, pourrait-on dire, détaché de sa propre peau. C'était là l'une des nombreuses choses que sa quête allait mettre en question, et modifier.)

Plus il pensait à la femme qu'il déclarait aimer et plus il lui apparaissait clairement qu'un personnage tellement magnifique

n'allait pas tout simplement chavirer de joie à la première déclaration *d'amour fou* faite par un total inconnu. (Il n'était pas cinglé à ce point-là.) Il allait lui falloir prouver qu'il était digne d'elle et l'accumulation de ces preuves serait donc son unique souci. Oui ! Il allait amplement lui démontrer sa valeur ! Il allait être nécessaire, au moment d'engager cette quête, de tenir l'objet de son affection parfaitement informé de ses faits et gestes, aussi se proposait-il d'entamer une correspondance avec elle, une suite de lettres qui feraient apparaître sa sincérité, la profondeur de ses sentiments et les limites auxquelles il était prêt à se rendre afin de gagner sa main. Ce fut à ce moment de ses réflexions qu'une sorte de timidité s'empara de lui. Qu'il lui révélât à quel point sa situation dans la vie était, de fait, modeste, et elle jetterait sa lettre à la corbeille avec un petit rire et se débarrasserait de lui à jamais. Lui avouerait-il son âge et lui fournirait-il des détails sur son physique qu'elle pourrait avoir un mouvement de recul où l'amusement le disputerait à la répulsion. Et s'il lui révélait son nom, ce nom de Smile certes auguste et qui fleurait bon l'opulence, peut-être pouvait-elle, dans un mouvement de mauvaise humeur, prévenir la police, or le fait d'être traqué comme un chien à la demande de l'objet de son adoration lui briserait le cœur, il ne manquerait pas d'en mourir. Il allait donc pour l'instant dissimuler sa véritable identité et il ne la révélerait que lorsque ses lettres et les hauts faits qu'il y décrirait auraient adouci ses dispositions à son égard et l'auraient rendue réceptive à ses avances. Comment saurait-il que ce moment serait venu ? C'était une question à laquelle il répondrait plus tard. Pour l'instant l'important était de se lancer. Et un jour, le nom qu'il devait utiliser, la meilleure des identités qu'il pouvait endosser lui vint dans ce moment, entre veille et sommeil, où le monde qu'on imagine derrière ses paupières closes peut infuser sa magie dans le monde que l'on voit les yeux grands ouverts.

Ce matin-là, il lui sembla que son moi endormi s'adressait à son moi éveillé. "Regarde-toi, murmura son moi à moitié endormi à son moi à moitié éveillé. Si grand, si émacié, si vieux, et incapable de rien faire pousser d'autre que la plus hirsute des barbes, comme un ado boutonneux. Et puis, reconnais-le, peut-être un peu fêlé, un de ces gars qui ont la tête dans

les nuages et qui prennent les cumulus, les cumulonimbus et même les cirrostratus pour la terre ferme. Essaie de penser à ton morceau de musique préféré quand tu étais petit. Je sais bien qu'aujourd'hui tu préfères les hululements façon *American Idol* ou *The Voice*. Mais à l'époque tu aimais ce qu'aimait ton artiste de père et tu adoptais ses goûts en matière de musique. Te souviens-tu de son disque préféré ?” Et le Smile à moitié endormi de brandir alors un 33 tours que le Smile à moitié éveillé reconnut aussitôt. C'était un enregistrement de l'opéra *Don Quichotte* de Jules Massenet. “Très librement inspiré du grand chef-d'œuvre de Cervantès, non ? ajouta le fantôme, et quant à toi on dirait bien que tu en es toi aussi quelque peu librement inspiré.”

C'était décidé. Il bondit de son lit dans son pyjama rayé, plus vivement que d'habitude, allant même jusqu'à battre des mains. Oui ! Voilà le pseudonyme qu'il allait employer dans ses lettres d'amour. Il serait son ingénieux gentilhomme, Quichotte. Il serait le Lancelot de sa Guenièvre et l'emmènerait jusqu'à Joyeuse Garde. Il serait, pour citer le *Prologue* de Chaucer, son véritable, parfait, preux chevalier.

On était à l'ère du Tout-Peut-Arriver, se rappela-t-il. Il avait entendu beaucoup de gens employer l'expression à la télévision et dans les clips vidéos outranciers qui flottaient dans le cyberspace, conférant à son addiction la profondeur supplémentaire des nouvelles technologies. Il n'y avait plus de règles. Et à l'époque du Tout-Peut-Arriver, eh bien, tout pouvait arriver.

De vieux amis pouvaient devenir ennemis et des ennemis héréditaires les meilleurs amis du monde, voire des amants. Il n'était plus possible de prévoir le temps, ni la probabilité d'une guerre ou un résultat d'élections. Une femme pouvait tomber amoureuse d'un porcelet, un homme se mettre en ménage avec un hibou. Une beauté pouvait sombrer dans le sommeil et si on l'embrassait, s'éveiller en parlant une langue différente et, dans cette nouvelle langue, faire preuve d'une personnalité complètement différente. Une inondation pouvait noyer votre ville. Une tornade pouvait emporter une maison jusqu'à une terre éloignée où, en atterrissant, elle allait écraser une sorcière. Des criminels pouvaient devenir rois et des rois pouvaient être démasqués comme criminels. Un homme pouvait

découvrir que la femme avec qui il vivait était la fille bâtarde de son propre père. Une nation entière pouvait se jeter du haut d'une falaise comme une masse grouillante de lemmings. Des acteurs qui jouaient des rôles de président pouvaient devenir présidents. L'eau pouvait venir à manquer. Une femme pouvait être enceinte d'un enfant qui se révélait être un dieu revenant sur terre. Des mots pouvaient perdre leur sens et en acquérir de nouveaux. Le monde pouvait disparaître selon les prédictions répétées qu'au moins un industriel-savant avait commencé à proférer. Une mauvaise odeur flotterait sur la fin des temps. Et une vedette de la télé pouvait, miraculeusement, partager les sentiments amoureux d'un vieux grincheux ridicule, gratifiant ce dernier d'un invraisemblable triomphe romantique susceptible de racheter une longue vie étriquée en conférant au dernier moment à celle-ci un éclat majestueux.

La grande décision de Quichotte fut prise à la Red Roof Inn à Gallup, Nouveau-Mexique (21 678 habitants). Le commis voyageur rêvait ardemment de l'établissement historique de Gallup, l'hôtel El Rancho où à l'âge d'or du western étaient descendues de nombreuses stars qui tournaient dans la région, de John Wayne et Humphrey Bogart à Katharine Hepburn et Mae West. L'El Rancho n'était pas dans ses prix et il le dépassa pour se rendre au Red Roof nettement plus modeste, qui lui convenait aussi bien. C'était un homme qui avait appris à accepter son sort sans se plaindre. Ce matin-là, la télévision était allumée quand il s'éveilla, nimbé de sa nouvelle identité prestigieuse. Il s'était endormi sans penser à l'éteindre et Steve Stucker, le présentateur météo de Kob 4 était à l'antenne avec sa "Parade des animaux", présentant ses célèbres chiens météos, Rez, Squeaky et Tuffy. On était donc vendredi et celui qui venait de se baptiser M. Quichotte (il ne pensait pas encore avoir gagné ou mérité le titre honorifique de *Don*), dopé par sa décision récente, par ce chemin qui s'ouvrait devant lui, cette allée bordée de fleurs qui conduisait à l'amour, était tout excité même s'il était à la fin d'une semaine fatigante passée à visiter les cabinets médicaux de la région à Albuquerque et ailleurs. Il s'était rendu les jours précédents au Rehobot McKinley Christian Health Care Services, au Western New Mexico Medical Group et au Gallup

Indian Medical Center qui prenait en charge la population amérindienne importante de la ville, issue des tribus hopi, navajo et zuñi. Il avait réalisé de bonnes ventes selon lui, même si des froncements de sourcils étonnés et de petits rires embarrassés avaient accueilli ses allusions enjouées à l'imminence pour lui de vacances à New York (8 550 405 habitants) en compagnie de sa nouvelle petite amie, une Très Célèbre Lady, la reine de la télévision incontournable. Et sa petite saillie à l'Indian Medical Center – “En réalité je suis indien moi aussi. Avec un point sur la tête, pas des plumes ! Je suis donc très heureux de me retrouver en territoire indien” – était complètement tombée à plat. Il n'avait plus de domicile fixe. La route était sa maison, la voiture son salon, le coffre lui servait d'armoire et une série de Red Roof Inn, Motel 6, Days Inn et autres hébergements lui fournissaient le gîte et la télé. Il préférait les endroits dotés d'au moins un bon bouquet de chaînes câblées mais s'il n'y en avait pas il se contentait du réseau de chaînes ordinaires. Toutefois, ce matin-là en particulier il n'avait pas de temps à consacrer au présentateur météo et à ses animaux abandonnés. Il voulait parler à ses amis d'amour et de la quête amoureuse dans laquelle il était sur le point de s'embarquer.

La vérité, c'est qu'il n'avait pratiquement plus d'amis. Il y avait son riche cousin, employeur et patron, le Dr R. K. Smile et il y avait l'épouse du Dr Smile, Happy, mais il ne passait guère de temps ni avec l'un ni avec l'autre, et il y avait les employés de la réception dans quelques-uns des motels où il descendait régulièrement. Il existait une poignée d'individus éparpillés à travers le pays et à la surface du globe susceptibles d'éprouver encore à son égard des sentiments proches de l'amitié. Il y avait surtout une femme, à New York (elle se faisait appeler le Trampoline Humain), qui, avec un peu de chance et à condition qu'elle accepte ses excuses, pourrait bien une fois de plus lui adresser un sourire. (Il savait, ou croyait savoir, que des excuses étaient dues mais il n'en connaissait plus que partiellement la raison et se disait parfois que sa mémoire défaillante avait tout mélangé et que c'était elle qui lui devait des excuses.) Ayant abandonné depuis longtemps le tourbillon des relations sociales, il n'appartenait à aucun groupe, aucune coterie, aucune bande, et

n'avait pas de véritables amis. Sur sa page Facebook, il avait pour amis "à sa demande" ou "à la leur" un petit groupe de moins en moins important de commis voyageurs comme lui et un assortiment de cœurs solitaires, de frimeurs, d'exhibitionnistes et de dames salaces qui se conduisaient de manière aussi érotique que le permettraient les lois quelque peu puritaines de ce réseau social. Chacun de ces prétendus "amis", sans exception, prit son projet, dès qu'il l'eut posté avec enthousiasme, pour ce qu'il était : une combine loufoque frisant la folie, et tenta de le dissuader, dans son propre intérêt, de poursuivre ou de harceler Miss Salma R. En réponse au projet qu'il avait posté, ce furent des émojis fronçant les sourcils, des bitmojis le menaçant du doigt d'un air réprobateur et des GIF de Salma R. en personne, lui faisant les yeux noirs, lui tirant la langue et se vrillant la tempe droite de l'index, le tout s'apparentant à la panoplie de gestes universellement reconnus pour dire que ça ne tourne pas rond. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas l'intention de se laisser décourager.

De telles histoires finissent mal, en général.

DANS SA JEUNESSE qui était suffisamment éloignée dans le temps pour qu'il en conservât clairement le souvenir, il avait pratiqué le voyage de façon plus noble, pas comme le commis voyageur qu'il était finalement devenu. Il s'était aventuré partout simplement pour voir tout ce qu'il pouvait, depuis le cap Horn et la Terre de Feu, les confins de l'univers où toutes les couleurs se retiraient du monde si bien que les choses et les gens n'existaient qu'en noir et blanc jusqu'aux déserts orientaux d'Iran, de la ville de Bam envahie par les cafards à la sauvage ville frontière de Zahedan aux temps révolus du Shah, de Shark Bay en Australie où il nagea au milieu de dauphins sentimentaux jusqu'à la grande migration des gnous à travers l'inconcevable plaine de Serengeti. Il avait fêté Holi à l'île Maurice avec des gens qui s'exprimaient en bhojpuri et descendaient d'apprentis manœuvres venus d'Inde, avait célébré l'Aïd el-Kébir avec des tisseurs de châles dans le village d'Aru perché en haute montagne près du glacier Kolahoi au Cachemire. Toutefois, à un certain moment

alors qu'il entrait dans l'âge mûr, l'Événement Intérieur avait tout changé. Quand il retrouva ses esprits au sortir de l'Événement, il avait perdu toute ambition personnelle et toute curiosité, il trouvait les grandes villes oppressantes et n'aspirait plus qu'à l'anonymat et à la solitude.

De plus, il avait contracté une peur intense de l'avion. Il se souvenait d'un rêve où il commençait par chuter pour finalement se noyer, expérience d'où naquit en lui la conviction que les voyages aériens étaient les plus ridicules des fantasmes et mystifications que les contrôleurs de la Terre tentaient d'infliger aux hommes et aux femmes innocents tels que lui. Si un avion prenait l'air et que ses passagers atteignaient leur destination sains et saufs, c'était seulement une question de chance. Cela ne prouvait rien. Il n'avait aucune envie de mourir en tombant du ciel pour s'abîmer dans les eaux (comme dans son rêve) ou pour s'écraser au sol (ce qui serait encore moins agréable), il décida donc que si les dieux de la bonne santé lui accordaient une sorte de guérison jamais plus il ne remonterait à bord d'un de ces conteneurs monstrueusement lourds qui promettaient de le faire monter à neuf mille mètres d'altitude ou davantage. Et, de fait, il guérit, quoique conservant une jambe un peu raide, et, dès lors, ne voyagea que par la route. Il envisagea bien, parfois, de longer en bateau la côte américaine jusqu'au Brésil ou l'Argentine ou de traverser l'Atlantique pour se rendre en Europe, mais il n'avait jamais pris les dispositions nécessaires et à présent sa santé fragile et son compte en banque dégarni ne supporteraient probablement pas l'épreuve d'une telle expédition. Ainsi devenu créature de la route, devait-il le rester.

Dans une vieille musette, soigneusement enveloppés dans du papier de soie et du papier bulle, il transportait avec lui un choix d'objets de taille modeste qu'il avait récoltés au cours de ses voyages, un "objet d'art brut", une pierre chinoise dont la forme évoquait un paysage de collines boisées dans la brume, une tête de bouddha en provenance du Gandharan, une main de bois cambodgienne dressée portant un symbole de paix au centre de la paume, deux cristaux en forme d'étoiles, un grand et un petit, un médaillon victorien dans lequel il avait placé des photos de ses parents, trois autres photos évoquant une

enfance dans une lointaine ville tropicale, un coupe-cigare en cuivre de l'époque édouardienne façonné en forme de dragon aux dents tranchantes, une boîte d'allumettes indienne de la marque Cheeta Brand dont l'étiquette représentait un guépard en chasse, une statue de huppe miniature en marbre et un éventail chinois. Ces treize objets étaient sacrés à ses yeux. Quand il gagnait sa chambre pour la nuit, il pouvait passer une vingtaine de minutes à les placer soigneusement dans le décor. Il fallait qu'ils soient disposés d'une certaine manière, dans la bonne relation les uns avec les autres et une fois qu'il était satisfait de son installation, la pièce devenait immédiatement son chez-lui. Il savait que sans ces objets sacrés placés au bon endroit, sa vie aurait manqué d'équilibre et qu'il aurait cédé à la panique, à l'inertie et finalement à la mort. Ces objets étaient la vie même. Tant qu'ils étaient avec lui, la route ne recelait aucune terreur, elle était son lieu à lui.

Il eut la chance que l'Événement Intérieur ne le réduise pas à cet état d'idiotie totale qu'il avait constaté un jour chez un pauvre type handicapé et titubant qui pouvait tout juste effectuer une tâche aussi peu exigeante que ramasser des feuilles mortes dans un parc. Il était voyageur de commerce et travaillait dans le secteur pharmaceutique depuis de nombreuses années, bien qu'il eût dépassé l'âge de la retraite et en dépit de l'instabilité naissante de son état d'esprit qui devenait imprévisible et capricieux, de plus en plus incohérent, à la limite de l'obsession monomaniaque, grâce à la bienveillance du riche cousin déjà mentionné, le Dr R. K. Smile, MD, entrepreneur prospère qui, après avoir vu à la télévision une représentation de *Mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller, avait refusé de licencier son parent, craignant qu'une telle initiative ne précipitât la disparition du vieux bonhomme¹.

L'entreprise pharmaceutique du Dr Smile, qui avait toujours été prospère, l'avait récemment catapulté au statut de milliardaire grâce à la mise au point, dans ses laboratoires de Géorgie, d'un spray d'application sublingual d'un analgésique, le fentanyl.

1. Sauf que le Dr Smile n'était absolument pas bienveillant dans tous les domaines. Comme nous allons le voir. Comme nous allons le voir sans tarder.

Pulvériser le puissant opiacé sous la langue soulageait plus rapidement les patients atteints de cancer en phase terminale, souffrant de ce que le corps médical qualifiait par euphémisme de douleur paroxystique. La douleur paroxystique était une douleur intolérable. Le nouveau spray la rendait supportable, du moins pendant une heure. Le succès immédiat de ce spray breveté et vendu sous la marque d'InSmile™ permit au Dr R. K. Smile de considérer son vieux parent pauvre sans se soucier outre mesure de sa productivité. Bizarrement, il se trouve que la descente de Quichotte vers la folie, dont l'une des définitions est l'incapacité de démêler *ce qui est ainsi* de *ce qui ne l'est pas*, n'affecta pas ses capacités à assumer ses devoirs professionnels pendant un certain temps. En fait, son état eut un effet d'aubaine en l'aidant à présenter, avec une sincérité absolue, bon nombre de produits improbables proposés par sa société, sincèrement persuadé de l'efficacité que leur prêtait la publicité et de leur supériorité sur tous les produits concurrents, même si les campagnes de publicité étaient complètement biaisées et si, dans bien des cas, lesdits produits n'étaient pas meilleurs que bien des produits concurrents voire, dans certains cas, carrément moins bons que ceux qui étaient sur le marché en général. En raison de sa vision un peu floue de l'emplacement de la frontière entre vérité et mensonge, de son charme personnel et de ses manières plaisantes, il inspirait confiance et donnait l'impression d'être le promoteur parfait des marchandises de son cousin.

Le jour vint, inévitablement, néanmoins, où, lorsqu'il eut connaissance des délires de son cousin dans toute leur ampleur, le Dr Smile le mit finalement sur la touche. Il annonça la nouvelle à Quichotte avec tous les ménagements possibles et se déplaça lui-même en avion depuis le secteur privé de Hartsfield-Jackson Airport à bord de son nouveau G650ER afin de retrouver Quichotte à Flagstaff, Arizona (70 320 habitants), après avoir reçu un coup de fil embarrassé du directeur de la West Flagstaff Family Medicine, le Dr D. F. Winona, médecin ostéopathe et gestionnaire de société, membre du Collège américain des médecins ostéopathes, auquel Quichotte avait, contre toute attente, confié, lors de leur entretien, qu'il avait l'intention d'accompagner la délectable Miss Salma R. à la prochaine

soirée des Oscars de *Vanity Fair*, divulguant ainsi leur liaison clandestine au grand public. Quichotte et le Dr Smile se retrouvèrent à la Relax Inn sur la Route historique 66, à seulement six kilomètres et demi de l'aéroport de Pulliam. Ils formaient un couple étrange. Quichotte grand, lent, traînant la jambe et le Dr Smile petit, débordant de dynamisme et manifestement le patron. "À quoi pensiez-vous donc ?" demanda-t-il d'un ton affligé mais non sans détermination dans la voix, *cette fois-ci, je ne peux pas vous sauver*, et Quichotte, mis face à ses déclarations absurdes, de répondre : "C'est vrai, je me suis emballé et je m'excuse de m'être laissé emporter mais vous savez comment sont les amoureux, on ne peut s'empêcher de parler d'amour." Il se servait de la télécommande de la chambre pour changer sans arrêt de chaîne, alternant un match de basketball sur ESPN et un programme sur une véritable affaire criminelle sur Oxygen, et son comportement, entre amabilité et distraction, frappa le Dr Smile.

"Vous comprenez, dit le Dr Smile, le plus gentiment possible, que je vais devoir me séparer de vous.

— Oh ce n'est pas un problème, répondit Quichotte, parce qu'il se trouve que je vais devoir entamer ma quête immédiatement.

— Je vois, dit lentement le Dr Smile. Eh bien, je tiens à vous dire que je suis disposé à vous offrir une coquette indemnité de licenciement, pas une fortune mais une somme non négligeable, et j'ai le chèque sur moi. De plus, vous allez voir que les dispositions de Smile Pharmaceuticals en matière de retraite ne sont pas dénuées de générosité. J'espère et je suis convaincu que vous allez vous débrouiller. Et puis, chaque fois que vous passerez par Buckhead ou, pendant les mois d'été dans les Golden Isles, ma porte vous sera toujours ouverte. Venez donc déguster un biryani avec ma femme et moi."

Mme Happy Smile était une brunette pulpeuse avec une coiffure tout en hauteur. Elle était, de l'avis général, un véritable cordon-bleu. L'offre était tentante.

"Merci, fit Quichotte en empochant le chèque. Puis-je vous demander une faveur : pourrai-je venir accompagné de ma Salma quand je viendrai vous voir ? Une fois que nous serons ensemble,

voyez-vous, nous serons inséparables. Et je suis sûr qu'elle sera ravie de déguster les fameux biryanis de votre épouse.

— Naturellement, l'assura le Dr Smile qui se leva pour prendre congé. Amenez-la absolument ! Il y a encore autre chose, ajouta-t-il. À présent que vous êtes en retraite et que vous ne travaillez plus pour moi, il me sera peut-être utile de temps en temps de vous demander de me rendre personnellement quelques petits services à titre privé. Vous êtes un parent proche et fiable, je sais que je peux me reposer sur vous.

— Je ferai avec plaisir tout ce que vous me demanderez, dit Quichotte en inclinant la tête. Vous avez été le meilleur des cousins.

— Ce ne sera rien de très contraignant, je vous assure, dit le Dr Smile. Juste quelques livraisons discrètes. Et tous vos frais seront pris en charge, cela va sans dire, en liquide.”

Il s'immobilisa sur le seuil de la chambre. Quichotte suivait le match de basketball avec concentration.

“Qu'allez-vous faire à présent ? demanda le Dr Smile.

— Ne vous en faites pas pour moi, répondit Quichotte en affichant son sourire ravi, J'ai beaucoup à faire. Je vais prendre la route.”

AU COURS de ses longues années d'itinérance quand il était sur la route au volant de sa vieille Chevy Cruze gris métallisé, Quichotte avait souvent souhaité s'être marié et avoir eu des enfants. Comme ç'aurait été bien d'avoir un fils assis à ses côtés, un fils qui aurait pu conduire durant des heures pendant que son père dormait, un fils avec qui il aurait pu discuter de questions d'actualité concrètes aussi bien que des vérités éternelles tandis que la route se déroulant sous eux les aurait rendus proches l'un de l'autre, le voyage les unissant comme la quiétude d'un foyer ne pourrait jamais le faire. La force des liens est un cadeau que la route fait à ceux qui l'honorent et en suivent le cours avec respect. Les étapes le long de leur route auraient été comme les points de ravitaillement du périple de leur âme en direction d'une union mystique finale suivie d'un bonheur éternel.

Mais il n'avait pas d'épouse. Nulle femme n'avait voulu de lui depuis longtemps si bien qu'il n'y avait pas d'enfant. Telle était la version courte. Dans la version longue qu'il avait enfouie si profondément que même lui avait du mal à la retrouver aujourd'hui, il y avait eu des femmes pour qui il avait éprouvé des sentiments, qu'il avait adorées aussi ardemment qu'à présent il révérait Miss Salma R. et il s'agissait de femmes qu'il avait connues personnellement. Il se savait doué d'une véritable capacité d'adoration, domaine dans lequel la plupart de ses congénères masculins, en brutes sauvages et ignorantes qu'ils étaient, manquaient cruellement de talent. Il lui avait donc été pénible de constater que toutes les femmes qu'il avait poursuivies de ses assiduités, dès l'instant qu'il avait entrepris de leur faire la cour, s'étaient empressées de déguerpir. Et puis il s'était disputé avec le Trampoline Humain. Quels que fussent les torts respectifs de chacun, ils ne s'étaient pas quittés en bons termes. Mais peut-être pourrait-il faire amende honorable, s'il parvenait à se souvenir de ses torts. Voilà à quoi il allait s'appliquer. Mais les liaisons "romantiques", celles-là avaient disparu pour de bon, étaient-elles d'ailleurs seulement réelles ? Aujourd'hui qu'il se vouait à la quête de la main de Miss Salma R., il lui semblait qu'un petit coin du voile qui recouvrait son passé se soulevait et lui rappelait les conséquences de l'amour perdu. Il les voyait défiler devant son regard intérieur, l'horticultrice, la directrice d'une agence de publicité, l'éblouissante communicante, l'aventurière des antipodes, la menteuse américaine, la rose anglaise, l'intraitable beauté asiatique. Non, il était impossible ne fût-ce que de repenser à elles. Elles étaient parties, bon débarras et il ne pouvait les laisser lui briser le cœur encore une fois. Ce qui était arrivé était arrivé, du moins était-il presque certain que c'était arrivé pour de bon, et il convenait de les enterrer au plus profond des plus profonds souvenirs, de déposer leurs histoires sur les bûchers funèbres de ses espoirs, de les enfermer dans la pyramide de ses regrets, d'oublier, d'oublier, d'oublier. Oui il les avait oubliées, les plaçant dans le coffret plombé de l'oubli bien au-delà du fond de l'océan de la mémoire, un sarcophage dépourvu d'inscriptions et impénétrable même à la vision aux rayons X d'un Superman, et, avec elles, il avait enseveli l'homme

qu'il avait été et les actes qu'il avait accomplis, les échecs, les échecs, les échecs. Il avait évité de penser à l'amour d'aucune façon pendant ce qui semblait une éternité jusqu'à ce que Miss Salma R. ne réveille dans son cœur des sentiments et des désirs qu'il croyait avoir supprimés ou même détruits en même temps que ses liaisons détruites – si du moins elles avaient été réelles, appartenant au monde réel et non des échos de la réalité supérieure des femmes à l'écran ? –, ce à quoi il reconnut une grande passion à l'instant où elle naissait en lui une dernière fois, c'est alors qu'il cessa d'être une nullité ordinaire et devint, enfin, le grand homme qui attendait de se révéler en lui, à savoir, Qui-chotte.

Il n'avait pas d'enfant et sa lignée s'éteindrait avec lui à moins qu'il ne réclamât et n'obtînt un miracle. Peut-être pourrait-il trouver un puits à souhaits. Il s'accrocha à cette idée : s'il agissait selon les principes occultes du Vœu, alors les miracles devenaient possibles. Son esprit battait tellement la campagne qu'il s'était mis à étudier l'art des souhaits : outre les puits à souhaits, il recherchait activement les arbres à souhaits, les pierres à souhaits et, de plus en plus sérieusement, les étoiles à souhaits. Après avoir achevé ses recherches aussi bien dans de poussiéreux ouvrages de bibliothèque spécialisés dans les arcanes de l'astrologie que sur un certain nombre de sites web notoirement douteux, dont certains faisaient jaillir une boîte de dialogue menaçante sur laquelle on pouvait lire : *Attention, ce site peut endommager votre ordinateur*, il acquit la conviction que les pluies de météorites étaient le meilleur moyen de pratiquer l'art du vœu et 23 h 11 le moment le plus favorable et il aurait besoin de quantité de bréchets de poulet.

Il se produisait sept averses de météorites par an, en janvier, avril, mai, août, octobre, novembre et décembre : les Quadrantides, les Lyrides, les Êta aquarides, les Perséides, les Orionides, les Léonides et les Géminides. Au cours des années, il les avait traquées une par une pour attraper une étoile filante, une bonne montre au poignet et force bréchets de poulet dans la poche. Il était capable d'obstination quand il le voulait. Il avait déjà, au cours des années passées, traqué les Quadrantides près de Muncie, Indiana (68 625 habitants), les Lyrides à Monument

Valley et les Êta aquarides dans le district des monts Rincon, dans le désert de Sonora en Arizona. Jusqu'à présent, ses expéditions n'avaient rien donné. Peu importe, se disait-il. Un de ces jours, bientôt, Salma R. allait lui donner trois, non cinq, et pourquoi pas sept magnifiques garçons et filles. Il en était convaincu. Mais l'impatience due à ses cheveux gris l'amena à décider de poursuivre sa chasse aux météores à laquelle il pouvait consacrer plus de temps maintenant que son cousin l'avait relevé de ses devoirs. Les corps célestes durent être impressionnés par sa persévérance parce que cette année-là, en août, par une chaude nuit dans le désert au-delà de Santa Fe, les Perséides exaucèrent son vœu à la Devils Tower près de Moorcroft, Wyoming (1 063 habitants). À 23 h 11 très précisément, il fit craquer sept bréchets de poulet tandis qu'une pluie de feu tombait du ciel en provenance de la constellation de Persée – Persée le guerrier, fils de Zeus et de Danaé, le tueur de la Gorgone ! – et le miracle se produisit. Le fils tant désiré, qui semblait avoir une quinzaine d'années, se matérialisa sur le siège passager de la Cruze.

L'époque du Tout-Peut-Arriver ! Comme il était transporté de joie, s'exclama intérieurement Quichotte, comme il était reconnaissant de vivre à pareille époque !

L'enfant magique se présenta en noir et blanc, ses couleurs naturelles ayant été désaturées à la façon devenue à la mode dans bon nombre de films modernes. Peut-être, présuma Quichotte, le garçon était-il astrologiquement apparenté aux habitants monochromes de la Terre de Feu. Ou peut-être avait-il jadis été enlevé par des extraterrestres qui venaient juste de le libérer après l'avoir gardé dans leur vaisseau amiral caché dans le ciel au-dessus des météores qui illuminaient la Devils Tower, après l'avoir étudié et soumis à des expériences qui lui avaient fait perdre ses couleurs et l'avaient, on ne sait comment, empêché de vieillir. Il est certain, Quichotte s'en aperçut à mesure qu'il faisait connaissance avec le garçon, que celui-ci semblait beaucoup plus vieux que son âge officiel. Il ressemblait terriblement au garçon sur les photos que Quichotte avait gardées de sa propre enfance loin là-bas de l'autre côté du monde. Sur l'une de ces photos, Quichotte, âge de neuf ou dix ans, posait en kurta-pyjama et portait les lunettes de soleil de son père.

Sur une autre, un Quichotte un peu plus âgé, à peu près du même âge que l'apparition, avait une ombre de moustache sur la lèvre supérieure et se tenait dans un jardin en compagnie de sa chienne, un berger allemand déluré. Quand il était jeune, Quichotte était de petite taille, un peu boulot par rapport aux garçons de son âge. Puis, vers la fin de son adolescence, comme si une invisible main divine l'avait attrapé et pressé par le milieu tel un tube de dentifrice, il avait bondi jusqu'à sa taille actuelle, devenant maigre comme une ombre. Le garçon monochrome en était à l'évidence au stade *post-tube* de dentifrice, il était aussi long et émacié que son père et portait les lunettes de soleil que Quichotte avait portées tant d'années auparavant. Il n'était pas vêtu d'un kurta-pyjama mais, en garçon typiquement américain, d'une chemise de bûcheron à carreaux et d'un jean à revers. Au bout d'un moment, il se mit à chanter une vieille rengaine publicitaire. Il avait la voix cassée. Une pomme d'Adam toute récente remuait dans sa gorge.

*Nous aimons le baseball, les hot-dogs, la tarte aux pommes et les Chevrolet,
Baseball, hot-dogs, tarte aux pommes et les Chevrolet*

Un large sourire s'afficha sur le long visage de Quichotte. C'était comme si son fils miraculeux, né du rêve de son père telle Minerve jaillissant tout équipée de la tête de Zeus, chantait un chant de bienvenue, un chant d'amour pour son père. Le voyageur se mit joyeusement à chanter et accompagna son fils.

*Baseball, hot-dogs, tarte aux pommes et Chevrolet,
Baseball, hot-dogs, tarte aux pommes et Chevrolet !*

“Sancho, s'écria Quichotte empli d'un bonheur qu'il ne savait comment exprimer. Mon absurde petit Sancho, mon grand et gros Sancho, mon fils, mon pote, mon écuyer ! Le Hutch de mon Starsky, le Spock de mon Kirk, la Scully de mon Mulder, le B. J. de mon Hawkeye, le Robin de mon Batman. Le Peele de mon Key, le Stimpy de mon Ren, le Niles de mon Frasier, l'Aria de mon Hound ! La Peggy de mon Don, le Jesse de mon Walter,

le Tubbs de mon Crockett. Je t'aime ! Ô Sancho, mon guerrier envoyé par Persée pour m'aider à tuer mes Méduses et à gagner le cœur de ma Salma, te voilà enfin.

— Arrête ton cinéma, papa, répliqua le jeune homme imaginaire, qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?”

APRÈS LA NUIT du miracle des Perséides, Quichotte vécut dans un brouillard de joie causé par l'arrivée du mystérieux jeune homme en noir et blanc qu'il avait baptisé Sancho. Il adressa un texto au Dr R. K. Smile, médecin, pour lui annoncer la bonne nouvelle. Le Dr Smile ne répondit pas.

Sancho avait la peau plus sombre que son père, c'était évident, même en noir et blanc, et au final c'est ce qui permit à Quichotte d'expliquer de manière satisfaisante, du moins pour lui, le mystère de l'arrivée du garçon. Il semblait que Sancho avait à peu près la même nuance de peau que la bien-aimée Salma R. Aussi était-il peut-être un visiteur du futur, l'enfant du mariage à venir de Quichotte avec la grande dame et il avait remonté le temps et l'espace pour satisfaire le besoin qu'avait son père de la compagnie d'un fils et mettre un terme à sa longue solitude. Pour quelqu'un qui avait acquis une parfaite compréhension des voyages dans le temps en regardant la télévision, c'était tout à fait possible. Il repensa au Dr Who, le Seigneur britannique du Temps et se dit que Sancho pourrait bien être arrivé à bord d'un véhicule dans le genre du *Tardis* caché dans la noirceur du ciel derrière l'éclat des météores. Et peut-être sa perte de couleurs, son effet noir et blanc, n'étaient-ils qu'une conséquence secondaire et provisoire de son voyage dans le temps. “Bienvenue mon futur fils ! déclara-t-il avec enthousiasme. Bienvenue dans le présent. Nous allons ensemble courtiser ta mère. Comment pourrait-elle ne pas céder, courtisée non seulement par le futur père de ses enfants mais en plus par l'un de ces enfants ? Nous sommes certains de réussir. Qu'est-ce que tu as à voir là-dedans ? Jeune homme, si nous échouons tu cesseras d'exister. Si elle ne consent pas à devenir ta mère, tu ne seras jamais né et il s'ensuit que tu ne devrais pas être ici en ce moment. Est-ce que ça te remet les idées en place ?

— J'ai faim, murmura Sancho, l'air rétif. On pourrait pas s'arrêter de parler et aller manger ?”

Quichotte remarqua le côté rebelle, sauvage, hors la loi de son fils. Cela lui plaisait bien. Les héros, les super-héros et même les anti-héros ne sont pas faits d'une étoffe docile. Ils sont en marge, à contre-courant, suivent leur propre rythme. Il pensa à Sherlock Holmes, à Arrow, à Negan. Il comprit aussi qu'il avait raté l'enfance du garçon, qu'il n'avait pas été là pour lui quel que fût le lieu que ce *là* pouvait bien être. Le gamin allait probablement se montrer plein de ressentiment et peut-être même de violence. Il faudrait du temps pour le convaincre de s'ouvrir, de cesser de faire la tête, d'accepter l'amour de son père et de donner en retour son amour filial. La route était l'endroit parfait pour cela. Des hommes qui font la route ensemble ont trois possibilités. Ils se séparent, ils s'entretuent ou ils parviennent à s'entendre.

“Oui, répondit Quichotte à son fils, le cœur empli d'espérance. Absolument, allons manger.”

CHAPITRE 2

*Un écrivain, Sam DuChamp, se penche sur son passé
et aborde un nouveau territoire*

L'AUTEUR DU RÉCIT PRÉCÉDENT, nous l'appellerons Brother¹, était un écrivain d'origine indienne qui vivait à New York et avait déjà publié sous le pseudonyme de Sam DuChamp huit romans d'espionnage qui avaient connu un (in)succès modéré. Au prix d'un surprenant revirement, il conçut l'idée de raconter l'histoire du fol Quichotte et de sa tentative vouée à l'échec de séduire la superbe Miss Salma R. dans un livre radicalement différent de tous ceux qu'il avait déjà écrits. À peine le projet germa-t-il en lui qu'il lui fit peur. Au début il ne parvenait pas à comprendre comment une idée aussi excentrique s'était logée dans son esprit et pourquoi elle insistait pour être écrite avec une véhémence telle qu'il n'avait d'autre choix que de se mettre au travail. Un peu plus tard, à la réflexion, il commença à comprendre que, d'une certaine façon qu'il ne faisait qu'entrevoir, Quichotte, le solitaire en quête d'amour, le raté insignifiant qui se croyait capable de gagner le cœur d'une reine, l'avait accompagné toute sa vie, double obscur qu'il avait discrètement épié de temps en temps du coin de l'œil mais n'avait pas eu le courage de regarder en face. Au lieu de quoi il avait écrit ses romans banals sur le monde secret en se faisant passer pour quelqu'un d'autre. Il comprenait à présent que cela avait été un moyen d'éviter l'histoire qui se révélait à lui tous les jours dans le miroir, ne fût-ce que du coin de l'œil. Sa pensée suivante

1. En partie parce que sa relation avec Sister, la sœur qu'il avait perdue de vue, jouera un rôle central dans son histoire mais aussi pour une autre raison qui sera donnée pages 45-46.

était encore plus alarmante : pour expliciter la vie de cet homme étrange dont il s'apprêtait à chroniquer les derniers jours, il serait amené à dévoiler sa propre personnalité autant que celle de son sujet car l'histoire et le narrateur étaient étroitement liés par la race, le lieu, la génération et les circonstances. Peut-être cette étrange histoire était-elle une version transformée de la sienne. Quichotte lui-même aurait pu dire, s'il avait été au courant de l'existence de Brother (ce qui était impossible, naturellement), qu'en fait l'histoire de l'écrivain était la version modifiée de sa propre histoire plutôt que l'inverse et il aurait pu affirmer que cette vie "imaginaire" était le récit le plus authentique des deux.

Donc en résumé : tous deux étaient des Américains d'origine indienne, l'un réel, l'autre imaginaire, tous deux nés, longtemps auparavant, à ce qui était alors Bombay, dans des immeubles voisins, les deux lieux bien réels. Leurs parents auraient pu se connaître (si ce n'est qu'un des couples de parents était imaginaire), et avaient peut-être joué ensemble au golf et au badminton au Willingdon Club et siroté des cocktails au coucher du soleil au Bombay Gym (deux adresses existant dans le monde réel). Ils étaient à peu près du même âge, l'âge auquel pratiquement tout un chacun est orphelin et leur génération qui avait fait de la planète un formidable chaos était sur le point de tirer sa révérence. Ils souffraient l'un et l'autre de problèmes de santé, Brother avec son mal de dos et Quichotte qui traînait la patte. Ils retrouvaient des amis (réels, imaginaires) et des connaissances (imaginaires, réelles) de plus en plus fréquemment dans la rubrique nécrologique. Il ne resterait plus grand-chose de tout cela dans les temps à venir. Il existait aussi des coïncidences plus significatives. Si Quichotte avait glissé vers la folie en raison du désir qu'il éprouvait pour les gens qui vivaient derrière l'écran de la télévision, Brother, lui, avait peut-être été rendu fou en raison de la proximité d'une autre réalité, masquée, au sein de laquelle on ne pouvait se fier à rien, où la trahison était omniprésente, où les identités étaient instables et changeantes, la démocratie corrompible, où l'agent double aux deux visages et l'agent triple aux trois visages étaient des monstres quotidiens, où l'amour exposait l'être aimé au danger, où l'on ne pouvait pas faire confiance à ses alliés, où l'information était aussi souvent du plaqué or que

de l'or véritable, où le patriotisme était une vertu que ne viendrait jamais saluer la moindre reconnaissance ou récompense.

Brother avait de nombreux soucis. Tout comme Quichotte, il était seul et sans enfant même s'il avait eu autrefois un fils. L'enfant avait disparu depuis longtemps tel un fantôme, ce devait être un jeune homme à présent et Brother qui pensait à lui chaque jour était très affecté par son absence. Sa femme aussi était partie et sa situation financière frisait la précarité. De plus, au-delà de ces questions personnelles, il s'était mis à avoir l'impression que quelque chose le menaçait, que des voitures aux vitres teintées se garaient au coin de chez lui, en laissant tourner le moteur, que des bruits de pas s'arrêtaient quand lui-même arrêtaient de marcher et reprenaient quand il se remettait en marche, qu'on entendait des cliquetis sur sa ligne téléphonique, que d'étranges problèmes se manifestaient sur son ordinateur, que des messages publicitaires contenaient, pensait-il, des menaces dissimulées sous la banalité des mots, que des intimidations arrivaient sur son compte Twitter, que des rumeurs émanant de sa maison d'édition laissaient entendre qu'il se pouvait que les auteurs de seconde catégorie dans son genre aient du mal à être publiés à l'avenir. Il y avait des incidents avec ses cartes de crédit et ses réseaux sociaux avaient été trop souvent piratés pour que ce fût l'effet du hasard. Un jour qu'il rentrait chez lui dans la soirée il eut la conviction que son appartement avait été visité même si rien n'avait été déplacé. Si les deux principes régissant l'univers étaient la paranoïa (la croyance selon laquelle le monde avait un sens mais que celui-ci se situait à un niveau caché et qui était très probablement hostile au niveau visible, absurde, autrement dit, en bref, à vous) et l'entropie (l'idée que la vie n'avait aucun sens, que la réalité s'effondrait et que la fin du monde dans une chaleur apocalyptique était inévitable), il était assurément dans le clan des paranoïaques.

Si la folie de Quichotte l'amenait à courir à sa perte, les angoisses de Brother avaient tendance à déclencher chez lui une stratégie d'évitement. Il voulait s'enfuir mais ne savait ni où ni comment, ce qui ne faisait qu'aggraver ses craintes parce qu'il savait que dans ses romans d'espionnage il avait déjà répondu à sa question. On peut fuir mais pas se cacher.

Peut-être qu'écrire sur Quichotte était sa façon de se détourner de cette vérité.

Il avait du mal à évoquer des sujets personnels parce qu'il n'avait jamais été du genre à se confier. Tout petit déjà il avait été d'un tempérament secret. Enfant, il mettait les lunettes de soleil de son père pour dissimuler son regard qui en disait trop. Il cachait des objets et jubilait en regardant ses parents chercher leur portefeuille, leur brosse à dents, leurs clés de voiture. Ses amis se confiaient volontiers à lui sachant la solidité de son silence, le silence d'un pharaon dans sa pyramide, ils lui faisaient parfois des confidences anodines, parfois plus sérieuses. Dans le genre anodin : qu'ils avaient le béguin pour tel garçon ou telle fille, que leurs parents buvaient trop et se disputaient sans arrêt, qu'ils avaient découvert les joies de la masturbation. Dans le genre moins anodin : comment ils avaient empoisonné le chat du voisin, comment ils avaient volé des bandes dessinées à la librairie Reader's Paradise, ou ce qu'ils faisaient avec leur béguin, garçon ou fille susmentionnés. Son silence était un vide qui aspirait les secrets de leur bouche pour les engloutir dans ses oreilles. Il ne faisait aucun usage de ce savoir secret. Il lui suffisait de savoir, d'être celui qui savait.

Il gardait aussi très bien ses propres secrets. Ses parents le considéraient avec un étonnement mêlé d'inquiétude. "Qui es-tu ? lui demanda un jour sa mère d'un ton contrarié. Es-tu seulement mon fils ? J'ai parfois l'impression que tu es un alien venu d'une autre planète, envoyé en mission pour nous observer et recueillir des renseignements et qu'un jour un vaisseau spatial viendra t'enlever et que tes parents, ces petits hommes verts, sauront tout de nos secrets." C'était bien elle : capable de cruauté mentale et incapable, lorsqu'une idée amusante lui venait à l'esprit, de se censurer quelle que fût la profondeur de la blessure qu'elle pourrait infliger. Son père s'exprimait avec plus de douceur mais le constat était le même : "Regarde ta petite sœur, disait-il à son fils. Prends exemple sur elle. Elle parle sans arrêt. On lit en elle comme dans un livre."

En dépit des exhortations de ses parents, il persévéra dans son être, s'abstenant de parler de lui tout en recueillant à la première occasion les confidences murmurées par autrui. Quant aux livres,

ceux qu'il ouvrait dans sa jeunesse, c'étaient généralement des romans policiers. Quand il était petit, il préférait de loin *Le Clan des sept* au *Club des cinq* et *Le Jardin secret* à *Alice au pays des merveilles*. En grandissant ce furent Ellery, Erle Stanley et Agatha, ce furent Sam Spade et Marlowe, bas-fonds et bouche cousue ! Ses mondes secrets se multiplièrent au fil des années. *L'Agent secret*, *Le Nommé Jeudi*, des histoires d'espionnage et de sociétés secrètes, c'étaient là ses références. Adolescent, il s'intéressa aux ouvrages consacrés à la magie noire et au tarot, les arcanes du savoir majeur ou mineur l'attiraient irrésistiblement et il apprit à hypnotiser ses amis même si la cible de ce nouveau talent, une séduisante jeune fille dont il était épris, repoussa ses avances, même sous influence. En grandissant il voulut découvrir l'ingrédient secret du Coca-Cola, retenait l'identité secrète de tous les super-héros et c'était quoi le secret de Victoria finalement ? Que les femmes de l'époque portaient des sous-vêtements mal fichus ? SIS, ISI, OSS, CIA, tels étaient ses sigles favoris.

C'est ainsi qu'il devint auteur sous pseudonyme de romans d'espionnage. Il ne jouissait pas d'une grande notoriété et cette situation avait peu de chances de s'améliorer grâce à son livre sur Quichotte en admettant qu'il parvienne à l'écrire et à le faire publier. Sam DuChamp, auteur de la série des *Five Eyes* ni plébiscité, ni célèbre, ni riche : quand un client demandait l'un de ses titres en librairie, il prononçait généralement son pseudonyme de travers, l'appelant Sam the Sham¹, comme le type qui chantait *Wooly Bully* et qui se rendait à ses concerts au volant d'un corbillard Packard. C'était un peu insultant.

Oui, le nom qui figurait sur ses livres masquait son origine ethnique, tout comme *Freddie Mercury* cachait Farrokh Bulsara, le chanteur indien parsi. Non que le leader des Queen eût eu honte de sa race, mais il ne voulait pas être victime de préjugés, être enfermé dans le ghetto d'une niche de musique ethnique cernée de barrières érigées par le comportement des Blancs. Brother pensait la même chose. Et puis, après tout, on était à l'ère du nom d'emprunt. Les réseaux sociaux s'en étaient chargés. Tout le monde était quelqu'un d'autre de nos jours.

1. Sam l'Arnaque. (N.d.T.)

L'usage des pseudonymes n'avait jamais été inhabituel dans le domaine du livre. Les femmes avaient souvent éprouvé la nécessité d'y recourir. Brother pensait (sans oser comparer son pauvre talent à leur génie) que Curren, Ellis et Acton Bell, George Eliot et même J. K. Rowling (qui avait choisi la neutralité de "J. K." plutôt que *Jo*) l'auraient compris.

Les gens de couleur originaires de l'Asie du Sud avaient une histoire compliquée aux États-Unis. Au début du xx^e siècle, le supposé ancêtre commun (bien réel) de Quichotte et du Dr R. K. Smile, soit, en principe, le premier de leur clan à avoir vécu et travaillé aux États-Unis, s'était vu refuser la nationalité américaine en vertu du premier Immigration Act qui avait décrété, en 1790, que seule "une personne blanche libre" y était éligible. Et lorsque l'Immigration Act de 1917 fut promulgué, les individus originaires d'Asie du Sud désignés sous le terme d'*hindous* furent officiellement totalement exclus de la possibilité d'émigrer aux États-Unis. Dans l'affaire *Les États-Unis contre Bhagat Singh Thind* (1923), la Cour suprême affirma que la différence raciale entre les Indiens et les Blancs était telle que "le grand corps de notre peuple" rejeterait toute assimilation avec les Indiens. Trente-trois ans plus tard, le Luce-Celler Act n'autorisa qu'une centaine d'Indiens par an à venir en Amérique et à obtenir la citoyenneté (merci bien). Puis, en 1965, un nouvel Immigration and Nationality Act ouvrit les frontières. Après quoi, retournement inattendu, il s'avéra que les Indiens n'allaient pas, après tout, devenir une cible majeure du racisme américain. Cet honneur continua à être réservé à la communauté afro-américaine et les immigrants indiens, dont beaucoup étaient habitués au racisme des Blancs britanniques en Afrique du Sud et en Afrique de l'Est tout comme en Inde et en Grande-Bretagne, se sentaient presque embarrassés de se retrouver exonérés de la violence et des attaques raciales, et embarqués dans un devenir de citoyens modèles.

Pas entièrement exonérés, cependant. En 1987, le gang Dotbuster terrorisa des familles américano-indiennes dans la ville de Jersey. Une lettre de menace du gang publiée dans le *Jersey Journal* promettait des violences. "Nous ne reculerons devant rien pour chasser les Indiens de la ville de Jersey. Si je marche dans la rue et

que je croise un hindou et que le cadre s'y prête, je lui tape dessus que ce soit un homme ou une femme. Nous allons organiser des attaques de la plus extrême violence, briser des carreaux, casser des vitres de voiture et pourrir des réunions familiales." Les menaces furent mises à exécution. Un Indien fut agressé et mourut au bout de quatre jours. Un autre se retrouva dans le coma. Il y eut d'autres attaques nocturnes et aussi des cambriolages.

Puis ce fut le 11 septembre 2001 et de jeunes Indiens se mirent à porter des tee-shirts sur lesquels on pouvait lire, *Je n'y suis pour rien, je suis hindou*, des sikhs furent agressés parce que leur turban les faisait passer pour des musulmans, des chauffeurs de taxi placèrent sur leur pare-brise ou sur la vitre de séparation d'avec les passagers des autocollants en forme de drapeau ou portant l'inscription *Dieu bénisse l'Amérique* et Brother estima soudain qu'il valait peut-être mieux continuer à porter le masque d'un pseudonyme. Trop de regards hostiles se tournaient désormais vers les gens comme lui. Mieux valait être Sam the Sham. Le gars aux espions.

LES FIVE EYES OU FVEY étaient les services secrets d'Australie, du Canada, de Nouvelle-Zélande, du Royaume-Uni et des États-Unis qui, après la Seconde Guerre mondiale, entreprirent de mettre en commun les résultats d'un immense système de surveillance baptisé Echelon et de systèmes ultérieurs et qui, à présent, partageaient également les informations recueillies en surveillant internet. Dans les romans qu'écrivait Sam DuChamp, la méfiance mutuelle qui sévissait entre les cinq services secrets constituait un thème central. Personne ne faisait confiance aux Américains parce qu'ils étaient incapables de garder un secret, ce qui mettait en danger les principaux atouts des Five Eyes, à savoir les agents infiltrés sur le terrain. Personne ne faisait confiance aux Britanniques même s'ils étaient les meilleurs pour gérer les taupes en Russie, en Iran, dans le monde arabe, à cause de l'infiltration fréquente au sein même du SIS (Secret Intelligence Service) de taupes venues d'ailleurs. Personne ne faisait confiance aux Canadiens à cause de leur satanée manie de se croire supérieurs aux autres, personne ne faisait confiance aux Australiens parce qu'ils étaient australiens et personne ne faisait

confiance aux Néo-Zélandais parce qu'ils n'avaient jamais réussi à mettre en place le moindre système de surveillance efficace. (Les principaux systèmes de surveillance qui succédèrent à Echelon, Prism, XKeyscore, Tempora, Muscular et Stateroom furent gérés essentiellement par le quartier général des Communications du gouvernement britannique, le GCHQ, et par l'Agence nationale de sécurité américaine avec l'aide des Australiens et des Canadiens.) Ce réseau d'alliés hostiles était à présent soumis à de nouveaux défis par les séparatistes britanniques partisans de la "petite Angleterre" et les provocations des populistes américains qui, les uns comme les autres, soutenaient l'ennemi en général et la Russie en particulier. Brother s'était toujours enorgueilli de l'authenticité du monde secret qu'il avait créé mais à présent il commençait à en avoir peur. Peut-être s'était-il trop approché de certaines vérités dérangeantes. Peut-être ceux qui lisaient le plus attentivement ses romans sur les Five Eyes étaient-ils les Five Eyes eux-mêmes ? Peut-être estimaient-ils qu'il était temps de fermer le "sixième œil" qui les observait un peu trop efficacement.

Attirer une attention aussi indésirable de la part des Spectres au moment même où il détournait son regard du monde des Barbouzes était un paradoxe dont il se serait volontiers passé. Il était vieux, la vérité était devenue plus étrange encore que ses fictions et il n'avait plus assez d'énergie pour essayer de devancer la réalité. D'où Quichotte, picaresque et fou et dangereux, le mouvement d'un cavalier pour se sortir d'une position dangereuse sur l'échiquier. D'où, également, sa nouvelle tendance à l'introspection, le violent désir qui lui revenait de revoir sa patrie perdue en Orient. Il avait longtemps prétendu, même en son for intérieur, qu'il avait accepté son sort. Il était désormais un Occidental, il était Sam DuChamp et c'était très bien ainsi. C'est ce qu'il répondait quand on l'interrogeait : qu'il n'était pas déraciné, pas arraché mais transplanté. Ou mieux encore qu'il avait des racines multiples, comme un vieux banyan qui au cours de sa croissance envoie vers le sol des racines de soutien qui s'épaississent et finissent par devenir indiscernables du tronc original. Trop de racines ! Cela signifiait que ses histoires avaient un feuillage plus vaste sous lequel on pouvait se protéger

des brûlures d'un soleil hostile. Cela signifiait qu'on pouvait les transplanter dans différents lieux, dans différents types de sol. C'est un don, disait-il, mais il savait bien qu'un tel optimisme était un mensonge. Aujourd'hui, après avoir dépassé, depuis longtemps, *les jours de nos années* du psaume de David, s'efforçant, *par robustesse*, d'aller au-delà des soixante-dix ans en direction des quatre-vingts, son cœur était souvent pareil au triste cœur de Ruth dans le poème de Keats, lorsque, regrettant sa patrie, elle se tenait en larmes parmi les blés de l'étranger¹.

Il arrivait au bout du chemin et se retrouvait dans le voisinage immédiat de la Faucheuse encapuchonnée. La même ville, le même quartier et peut-être le même code postal. Il n'avait pourtant pas encore un pied dans la tombe. Mais il était préoccupé de penser que la route encore à faire était bien plus courte que celle qu'il avait déjà parcourue. Avant que Quichotte n'arrive au volant de sa Chevy Cruze accompagné de son fils imaginaire, Brother en était arrivé à penser qu'il ne pourrait plus écrire, même si la vie, pour le moment, continuait. Tel était ce à quoi, quel qu'en fût le peu de valeur, il avait consacré sa vie, le meilleur de lui-même, son optimisme, mais même le filon d'or le plus riche finit par s'épuiser. Quand vous êtes votre propre carrière, quand le minerai que vous extrayez est enfoui dans les cavernes du soi, vient un moment où il ne reste plus que du vide.

Et alors tu n'as qu'à arrêter ! dit le mauvais ange perché sur son épaule gauche. *Tout le monde s'en fiche à part toi.*

Le mauvais ange sur son épaule gauche était l'ombre. Mais sur son épaule droite se tenait le chérubin de lumière, qui l'encourageait, le poussait, récusait l'auto-apitoiement. Le soleil continue à se lever tous les jours. Il avait encore de la détermination, de l'énergie et l'habitude de travailler. Il reprit courage en pensant au grand Mohamed Ali regagnant sa couronne après de longues années de traversée du désert et battant George Foreman au Zaïre. Lui aussi pouvait espérer cette clameur dans quelque jungle accueillante. Sam DuChamp, *bomayé*. Tue-le, Sam l'Arnaque.

1. John Keats, "Ode à un rossignol", *Poèmes et Poésies*, Mercure de France, 1910 (trad. Paul Gallimard). (*N.d.T.*)